

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

---

---

*Encore notre Clocher*

---

---

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. J'ai eu l'avantage d'être mieux servi, et dans les lettres obligantes que j'ai reçues à l'occasion de notre église, il y a eu quelques notes discordantes. L'opposition a du bon et il faut remercier ceux qui par leurs critiques nous mettent en garde contre des abus ; mais aussi lorsque de bonnes intentions sont mises au service d'un zèle mal éclairé, est-il nécessaire de rétablir la vérité.

Voici donc la lettre aimable que je recevais le 29 mai :

“ Vous me dites que vous m'avez fait cette invitation en reconnaissance de l'intérêt que je porte à votre œuvre : c'est certainement trop de compliments à me faire, car j'ai certainement fait bien peu pour le Patronage, et si on me permet de donner mon opinion, je crois que tout l'argent que cette œuvre reçoit est à peu près dépensé dans un tout autre but : ce n'est plus un collège ou une école, mais une immense église, et si ce lieu peut servir d'éducation une fois par semaine, les enfants sont tout à fait à l'étroit, et manquent peut-être de professeurs pendant les autres six jours. Je ne crois pas que c'était là le but de la création de cette œuvre.”

Ma réponse pourra peut-être éclairer d'autres personnes.

Québec 30 Mai 1900.

Monsieur,

Peut-être vais-je vous surprendre en vous disant que votre lettre du 29 courant ne m'a fait aucune peine, c'est cependant la vérité. En effet les griefs qu'elle contient reposent sur de faux renseignements.

“ Je crois que tout l'argent que cette œuvre reçoit est à peu près dépensé dans un tout autre but ” dites-vous. Pardon, il y a là erreur manifeste : cette église qui aurait été construite avec l'argent détourné de son but, l'a été

par quelques citoyens de Québec qui, d'eux-mêmes, ont voulu donner une église à 450 jeunes gens et enfants. L'argent que je sollicite est employé à nourrir, habiller 300 enfants pauvres, à leur donner durant l'année les livres, cahiers et autres fournitures classiques. Vous êtes dans les affaires, faites le calcul et vous verrez qu'il est difficile de prélever sur les aumônes, pour songer à faire des constructions, car les aumônes pour être généreuses sont limitées.

Quant à cette église que vous voyez, n'oubliez pas qu'elle possède dans ses soubassements une grande salle qui est employée durant l'hiver surtout, pour les récréations des enfants que nous gardons toute la journée et que nous ne pourrions laisser dans la cour vu leur costume parfois trop léger. *Tous les soirs* cette même salle, située sous la chapelle, est ouverte à une centaine de jeunes gens, apprentis, jeunes ouvriers ou commis, qui s'y réunissent pour éviter les mauvaises fréquentations. En un mois, *quatre* d'entre eux viennent de se marier après avoir fréquenté notre maison dix à douze ans. Sous cette chapelle que vous considérez comme inutile, six jours sur sept, se trouvent une imprimerie, une cordonnerie, une menuiserie, et tous ces ateliers ont été organisés pour de jeunes gens orphelins, afin de leur faciliter les moyens d'apprendre un métier qui, plus tard, les tirera de la misère. Vous voyez que les quelques citoyens qui ont eu l'obligeance de construire une chapelle voient leur argent servir à des fins très pratiques tant au spirituel qu'au temporel.

Vous dites encore “ *Les enfants sont tout à fait à l'étroit.* C'est là encore une erreur que vous auriez pu éviter en consultant quelques-uns de vos amis qui sont les nôtres. Avant de loger le bon Dieu dans une église belle mais simple, ces bienfaiteurs auxquels je faisais allusion, il y a un instant, ont commencé par bâtir à no enfants une école absolument moderne, où la lumière et

l'air ne sont pas ménagés. Que les classes soient pleines, je l'avoue ; mais la cause est assez simple : à la suite des agrandissements qui ont précédé l'achèvement de la chapelle, nous avons pu recevoir 100 enfants de plus et 20 apprentis pensionnaires.

Vous dites en terminant " Les enfants manquent peut-être de professeurs pendant les six autres jours " faisant allusion au septième qui semblerait occuper trop de place, comme l'église. Voilà un *peut-être* qui vous surprendra en vous relisant. Avant de lancer une accusation aussi grave on attend des preuves certaines, un simple doute est déjà de trop quand il ne repose que sur des suppositions. Il vous aurait été facile d'ouvrir le rapport annuel publié par le conseil de l'Instruction publique, et vous auriez vu l'appréciation portée par les inspecteurs sur notre école. Pour 350 élèves nous avons sept professeurs, un préfet d'études et un supérieur qui s'occupent des classes. Un citoyen de Quebec, très intelligent, mais aux idées parfois originales, Monsieur le comte Baillargé, critiquait le Patronage, mais autrement que vous. Il ne comprenait pas que pour des enfants pauvres on fit tant de frais, qu'on fit venir une congrégation française, alors qu'on se contentait ici de maîtres canadiens. Si j'insiste sur ce point, c'est que si les constructions les plus importantes ont été faites sous mon supérieurat, l'École a été organisée par mon prédécesseur, le Rvd Père Lasfargues, et si vous prenez la peine de consulter un inspecteur ou un professeur de l'École normale vous aurez des renseignements qui vous édifieront au sujet des études au Patronage et de celui qui les a organisées. Je souhaite, et d'autres le souhaiteront en haut lieu avec moi, que toutes les Ecoles soient suivies de la même façon.

Du reste Monsieur, ceux qui enseignent au Patronage sont des religieux et ce n'est pas pour prendre leurs aises qu'ils ont quitté le monde. Par vocation et par goût

ils se sont dévoués aux enfants, et parmi eux ils ont fait un choix, ils ont pris les plus pauvres. Ils sont fiers de leur part qui est la meilleure : ils continueront à se consacrer à cette noble cause. Le mot *dévouer* n'est pas une formule ; c'est leur tranquillité, leur santé et leur vie qui seront sacrifiées : quelques-uns le sentent déjà, les autres s'y attendent, et aucun ne pense à laisser sa place.

Je m'aperçois que je viens de faire notre éloge et comme Saint Paul je pourrais dire : Je parle comme un insensé : *Insipiens dico*—mais mon excuse sera celle de l'Apôtre “ *Vos me coegistis* ” C'est vous qui m'y avez forcé.

Encore une fois, Monsieur je vous remercie de votre lettre, puisqu'elle me permet de faire du même coup deux bonnes œuvres ; réformant des idées que je considère comme fausses et rendant témoignage au bien qui s'accomplit au Patronage, avec l'argent fourni par des cœurs généreux, qui à votre exemple, aiment à soutenir les œuvres utiles.

Aussi, je suis sûr que vous continuerez à aider nos enfants, comme par le passé. Je vous en félicite, car c'est un honneur de comprendre la misère du pauvre, et je vous remercie au nom de ceux que vous protégez.

A. NUNESVAIS,

*Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.*

---

### MADAME LUDGER TÊTU

C'est avec instances que nous recommandons aux prières de tous nos abonnés l'âme de Madame Ludger Têtu. D'autres rediront ses qualités, les dons variés, que Dieu lui avait départis, qu'il nous suffise de rappeler la belle famille qu'elle a donnée à l'Eglise. Sa bonté exquise et sa charité étaient connues de tous et revivent, chacun le sait, parmi ses enfants. Le Patronage l'a expérimenté trop souvent, pour ne pas exprimer ici toute sa reconnaissance et la part que tous nous prenons à ce deuil.

---

**ST J.-Bte DE LA SALLE.**

FONDATEUR DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES



**ORAISON**

O Dieu, qui, pour donner l'éducation chrétienne aux pauvres et pour enseigner la science aux petits enfants, avez suscité le bienheureux Confesseur Jean-Baptiste, et formé par lui, dans l'Église, une nouvelle famille religieuse: accordez, nous vous en supplions, à ceux qui instruisent l'enfance chrétienne, de suivre toujours ses exemples, et d'avancer dans la vertu par son intercession. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il

## LES NOUVEAUX SAINTS



Le 24 mai, jour de l'Ascension, a eu lieu la canonisation de Saint Jean-Baptiste de la Salle et de Sainte Rita de Cascia. Nos lecteurs savent que l'Eglise exige, pour élever les Bienheureux au titre de Saint, des miracles éclatants. Dans la Basilique de Saint-Pierre de grands tableaux représentaient ces faits merveilleux.

Le premier miracle approuvé pour la canonisation de Saint Jean-Baptiste de la Salle, est la guérison de Léopold Tayac du diocèse de Rodez. Il fut guéri d'une façon instantanée et parfaite d'une pneumonie très grave au sommet du poumon droit; maladie compliquée de troubles cérébraux.

Le second miracle concerne la guérison instantanée obtenue par son intercession en faveur du frère Nételme, qui fut guéri d'une lésion à l'épine dorsale.

Les miracles de Sainte Rita sont les suivants :

De son tombeau s'exhale une odeur des plus suaves et qu'on ne peut expliquer par des causes naturelles.

La guérison d'une petite fille, Elisabeth Bergamini, qui recouvra instantanément la vue qu'elle avait perdue à la suite d'une éruption de boutons dans les yeux.

La guérison instantanée de Cosme Pellegrini, condamné par les médecins, à la suite d'une gastro-entérique chronique.

Tout le monde connaît la vie de St Jean-Baptiste de la Salle, d'abord chanoine de Reims puis fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes qui depuis des siècles sont les éducateurs des enfants du peuple. Sainte Rita est moins connue, nous donnerons sur cette Sainte quelques détails que nous empruntons à un journal de Rome.

Elle naquit en 1381 à Roccapovera, petit village à une lieue de Cascia. Ses parents se nommaient Antonio Mancini et Amata Ferri; ils vivaient dans une condition humble et modeste. Rita leur fille unique fut élevée dans les sentiments de la vertu et de la charité chrétienne. Elle fut l'ange tutélaire de ses parents qu'elle aimait et servait avec une tendre affection, la providence des pauvres, la consolation et la soutien des affligés. Elle

assujettissait son corps à des pénitences continuelles. Mariée à un époux d'humeur difficile, elle souffrait avec une résignation pleine de délicatesse ce tempérament irritable. Elle donna tous ses soins à élever chrétiennement ses enfants. Son mari ayant été assassiné, elle montra le plus grand courage dans cette affliction et pratiqua d'une façon admirable le pardon des injures. Cette nouvelle fut pourtant pour elle un coup de foudre et on pensa un instant qu'elle ne pourrait supporter ce malheur. Restée veuve au milieu de ses chers orphelins, elle se multiplia pour s'acquitter des devoirs de mère et pour remplacer le père absent. Elle mit tous ses soins, elle apporta une attention délicate à les élever dans la religion, pour infuser dans leur âme le sentiment de la charité, l'amour du pardon ; aussi grandirent-ils dans la voie de l'honneur, dans l'observance des sublimes préceptes de l'Évangile.

Sainte Rita ne parut jamais plus admirable et forte que dans la lutte terrible qu'elle eut à souffrir et qu'elle soutint avec une foi si ardente, le jour où l'emportant sur l'amour maternel si puissant, elle offrit elle-même à Dieu ses enfants en sacrifice. Dieu accepta ce don. Rita qui avait tant pleuré à la mort de ses parents, ne versa pas une larme à la mort de ses fils bien aimés. La pensée de cette vie terrestre ne la troubla pas, sachant qu'elle ne les perdait pas, mais qu'elle les trouverait bienheureux dans la gloire

Ce sacrifice accompli, elle n'a plus d'autre pensée que de se retirer dans un cloître pour mieux aimer et servir Dieu, le priant pour l'extinction de ces haines féroces qui divisaient l'Italie, pour que partout pussent fleurir la paix, et les fruits de la foi et de la charité. Rita, dans le repos du cloître, ravie dans la ferveur de la prière, eut, comme dernier signe de grâce, l'impression des saints stigmates qui furent en elle doublement miraculeux, puisqu'ils devinrent invisibles pendant qu'elle fit avec ses compagnes le pèlerinage de Rome en 1450, à l'occasion du jubilé.

Comme pour le Patriarche Séraphique, ainsi pour l'humblé religieuse de Cascia les moindres choses servaient à acquérir l'esprit de l'Évangile, à rapprocher la terre du ciel, ce qui passe de ce qui est immortel, la créa-

ture de Dieu. La feuille qui tombe en automne, l'éternelle beauté des plantes de l'Ombrie verdoyante; le loup qui de féroce devint, grâce à St François, un petit agneau plein de douceur, repentant de ses grands méfaits; les abeilles cueillant parmi les fleurs le suc le plus doux de chacune pour en former le miel de la sagesse et de la charité, la rose qui s'épanouit, les lis, deviennent pour elle une vraie poésie, sont des enseignements de sagesse très haute.

Rita près de mourir disait à ses sœurs. " Allez, je vous en prie, dans mon petit jardin, et cueillez la rose qu'au milieu de la neige vous trouverez fleurie —(On était au mois de janvier)— Elle sera belle sur l'autel de la Mère de Dieu. Elle sera avantageuse aussi pour nous, car ses épines représentent la rude passion du Christ; avec le langage mystérieux de ses couleurs elle nous dit que cette terre est travaillée par de terribles luttes et ensanglantée du sang des frères; ses feuilles vertes signifient l'espérance; après la brièveté et l'obscurité de l'hiver de la vie présente, nous pourrons parvenir à la clarté et à la félicité du printemps éternel, au Ciel". —Et la rose fraîche qui resplendissait sur les coteaux boisés des Apennins, au milieu des lis et de la neige dans le jardin désert, fut cueillie et portée à la mourante. Rita la serva amoureusement, et ravie par l'odeur suave qu'elle répandait, elle la baisa en pleurant et bénissant Dieu. Avec le baiser déposé sur cette rose mystique perlée de larmes, se répandait en Rita ce parfum appelé prodigieux par Urbain VIII, et qui, comme l'assure le grand Pontife Léon XIII, émane des reliques sacrées de la Bienheureuse, et qu'il est désirable de voir se renouveler comme l'heureux augure d'un avenir meilleur en cette année Sainte, et durant le siècle qui va bientôt commencer.

Sainte Rita mourut en 1457 après avoir demandé pardon à ses sœurs, et, à l'exemple du Pauvre d'Assise, leur avoir recommandé d'aimer de tout leur cœur la pauvreté, la charité, la paix.

ALESSANDRO

---

## LA CHARITÉ



Quel usage plus doux et plus flatteur les Grands peuvent-ils faire de leur élévation et de leur opulence, que de faire des heureux? S'attirer des hommages? Mais l'orgueil s'en lasse. Commander aux hommes, et leur donner des lois? Mais ce sont là les soins de l'autorité; ce n'en est pas le plaisir. Voir autour d'eux multiplier à l'infini leurs serviteurs et leurs esclaves? mais ce sont des témoins qui les embarrassent et qui les gênent plutôt qu'une pompe qui les décore. Habiter des palais somptueux? Mais ils édifient des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours leur cœur vide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles ressources à leurs caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira, leurs biens et leur autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer; ils seront rassasiés, mais ils ne seront pas satisfaits; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans leur cœur. Qu'ils les emploient à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau; ils sentiront alors le plaisir d'être nés Grands; ils goûteront la véritable douceur de leur état; c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui les environne est pour les autres; ce plaisir est pour eux seuls: tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes.

MASSILLON.



## VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

### LA CAPTIVITÉ

Le Patronage Sainte-Anne avait été l'objet de cinq perquisitions de la part des fédérés. Le P. Planchat n'en continua pas moins son ministère. On l'avertit même que son arrestation avait été décrétée et qu'il devait rejoindre en prison M<sup>r</sup> l'archevêque de Paris : il ne pensa même pas à se sauver. Du reste il avait donné rendez-vous à deux personnes pour les confesser.

Le Jeudi Saint vers deux heures de l'après-midi, un commissaire de la Commune se présente, le revolver au poing. Le P. Planchat distribuait des vêtements aux enfants qui devaient bientôt faire leur Première Communion : on l'arrête et on le mène au poste, au Commissariat de police puis à la mairie où on l'enferme, pour passer la nuit, dans une cellule infecte. Dans ces allées et venues il reçut les outrages de la populace ameutée, et comme son Divin Maître il reconnut peut-être, parmi ses insulteurs, ceux auxquels il avait fait du bien.

Le Vendredi Saint on le conduisit, escorté d'un piquet de soldats, à la préfecture, où 25 prêtres l'avaient déjà devancé. Là aussi, il connut les tourments de la réclusion : on l'enferma dans une cellule de 15 pieds de long sur 7 de large, éclairée par une petite fenêtre élevée qui laissait à peine passer le jour. Il resta ainsi enfermé jusqu'au 13 avril. On les changea alors de prison, mais le trajet effectué en voiture cellulaire fut atroce. Les otages étaient enfermés dans des cases fermées à clef. Plusieurs faillirent y étouffer. Le P. Planchat passa 38 jours dans cette nouvelle prison : lui si actif dut se contenter, comme les autres, d'une heure de promenade solitaire, prise sous la surveillance des gardiens. Bien entendu, pas de messe, pas de communion. Un des compagnons de captivité du P. Planchat, nous a gardé les confidences du pauvre reclus. " Il me dit qu'il avait beaucoup souffert de l'inaction et du manque d'exercice. . . . Il s'était fait un règlement, se levait à 4 heures, avait des heures pour tous ses

exercices qu'il faisait tous, y compris l'oblation mentale de la sainte messe, et passait, je crois, sept heures à se promener, sans quoi, me disait-il, l'estomac, la tête, m'auraient trop fait souffrir....”

Son cœur d'apôtre souffrait surtout de son inaction, à la pensée des âmes qui réclamaient son ministère. Une de ses lettres datée de Mazas nous révèle l'intime de son âme :

Mazas 3ème division, II—17 mai 1871

Cher ami,

Voyez, si vous jugez à propos de lire demain, à nos chers enfants quelque chose de ce qui suit :

Chers enfants,

Je suis avec vous de cœur. Je suis, à chaque heure du jour, ce que vous faites pendant votre bonne retraite. Je suis certain que vous priez pour moi. De mon côté, je puis dire que de cinq heures du matin à neuf heures du soir, je prie pour vous, non pas que je sois tout ce temps à genoux. Vous priez, vous, en marchant, avec votre chapelet. Eh bien, moi, je fais souvent de même. Le prisonnier est dans son étroite cellule voûtée, comme l'oiseau dans sa cage. S'il veut prendre de l'exercice, il faut qu'il sautille de long en large. Même en marchant, je ne récite pas toujours des prières ; mais, outre pas mal de chapelets et de psaumes, tout ce que je fais, je l'offre pour vous et pour notre pauvre ville de Paris. Chers enfants, quand même, ce que je pense, car je connais votre bon cœur, vous auriez prié pour moi chaque jour depuis notre séparation si triste et si inattendue ; quand vous auriez redoublé de prières, ce que je crois encore, pendant la retraite, ah ! je vous demande une chose de plus, une chose qui me consolera de ne pouvoir assister à votre première Communion, quoique je l'aie bien désiré, mais tout en disant au bon Dieu : Que votre volonté soit faite. Ce que je vous demande, mes chers amis, c'est de penser à moi au moment où ayant reçu le bon Dieu, vous serez à genoux à votre place pour l'adorer. Je ne vous demande pas de penser en ce moment à moi le premier, même le deuxième, mais le troisième.

En ce moment-là, voyez-vous, chers amis, on obtient tout. Vous demanderez par conséquent en premier lieu

le bonheur d'aller au ciel pour vous-mêmes ; vous le demanderez ensuite pour vos parents, puis, en troisième lieu pour moi. Et votre prison monsieur ? La prison, c'est la vie ; plus ou moins grande, la terre est toujours une prison. On n'y voit pas plus le bon Dieu et la sainte Vierge, qu'à Mazas, dans sa cellule, on ne voit ses chers apprentis et jeunes ouvriers de saint Anne. Cela ne veut pas dire que je vous défende de demander ma délivrance. Oh ! si, sans même vous voir, je pouvais, bientôt, au moins dire la messe pour vous, et pour tous ceux qui souffrent en ce moment ! Si je pouvais vous revoir avant qu'aucun de vous ne soit arraché à ce bon Patronage, où vous voulez toujours venir, je le sais bien ! Vous pouvez demander cela au jour de votre toute puissance, au beau jour de votre première communion, mais, en ajoutant : Que la volonté de Dieu soit faite."

A mesure qu'il avance, il a comme le pressentiment de sa fin prochaine. Son sacrifice est fait généreusement.

"J'ai trois fois besoin de prières, écrivait-il le 19 Mai, pour me tenir prêt à recevoir le coup de grâce qui peut venir, et sans avis préalable, et sans confession : pour me maintenir dans l'amitié de Dieu, par le seul secours direct de sa grâce ; pour ne pas perdre par les lâchetés, hélas ! trop fréquentes, de ma misérable volonté, le mérite de cette croix bénie, envoyée par Dieu pour mon bien et pour celui de mes chères ouailles"

Si le P. Plachat fut insulté comme son Maître par ce peuple qu'il aimait tant, il trouva aussi les sympathies les plus touchantes parmi ses apprentis, les pauvres mères qu'il avait secourues. De pauvres femmes faisaient chaque jour le trajet de Mazas pour porter au pauvre prisonnier quelque nourriture qui devait diminuer la rigueur du régime : elles prélevaient cette charité sur le nécessaire, préférant se priver pour celui qui s'était montré si bon.

Ici se place le récit charmant du courage montré par un jeune apprenti qui devait aller porter des provisions au P. Plachat.

Le samedi saint, M. D. me dit. " Il nous faut du linge d'autel pour demain ; allez en chercher chez les dames de Picpus : ensuite vous irez porter à manger à M. Plachat avec votre laisser-passer." Quand je fus chez les

dames de Picpus, je vis que la maison était pleine de gardes nationaux. J'entrai au parloir et me mis à causer avec les sœurs. Nous disions que les gardes nationaux étaient de la canaille. Les sœurs ne comprenaient pas qu'ils eussent eu le courage d'arrêter ce bon M. Planchat. Pendant que nous parlions ainsi, il en vint un qui me dit :

“ Que fais-tu là ? tu viens apporter des correspondances ? — Non répondis-je, je viens chercher du linge d'autel pour le Patronage. “ Il se mêla ensuite à la conversation et il disait comme nous. ” Quand je fus pour m'en aller, on m'arrêta dans la cour : ce garde national avait rapporté au lieutenant tout ce que j'avais dit. Le lieutenant me dit : “ C'est comme cela que tu parles de nous ? tu dis que nous sommes de la canaille ? ”

“ Certainement, que je lui répondis, et vous ne pouvez pas dire le contraire, puisque vous allez dans les maisons pour voler et piller.—C'est le Patronage qui t'apprend ces belles choses sur notre compte, n'est-ce pas ? Et pourquoi vas-tu au Patronage ? Est-ce ton père qui t'y envoie ?—Non ce n'est pas mon père ; j'y vais parce que ça me plaît.—Et que fait-il ton père, est-il de la garde nationale ? Oui, il est aussi dans la canaille. “ Les sœurs me faisaient signe par la fenêtre de ne pas répondre ainsi, mais je ne pouvais m'en empêcher. ” Tu vas changer de propos, ou l'on va te mettre en prison.—Faites, si vous voulez ; vous ne m'empêchez pas de dire ce qui est la vérité.—Quel est ce papier que tu tiens là ? C'est un laisser-passer pour aller porter à manger à M. Planchat, que vous avez mis en prison.—Non, tu n'iras pas porter à manger à ce calotin.—Si, j'irai. Il me nourrissait quand il était libre, et vous ne m'empêchez pas de lui rendre ce qu'il a fait pour moi.—Tu ne veux pas changer de résolution ?—Non. ” On m'enferma alors dans un cachot. Au bout d'un certain temps, on vint me voir, et on me dit : “ Eh bien ! es-tu toujours dans la même résolution ? Continueras-tu à parler de nous comme tu le fais ? . . . Iras-tu encore à ton Patronage ? . . . Voudras-tu porter à manger à ton calotin ? —Oui, oui, oui, vous ne me ferez pas changer. ” Voyant que j'étais ferme dans mes résolutions, ils me fouillèrent et me prirent mon livret de caisse d'épargne du Patronage, et mon laisser-passer pour M. Planchat ; ensuite, ils dirent : “ Tu peux t'en aller.—Je ne m'en irai

pasque vous nem'ayez rendu ce que vous venez deme prendre.—Ces pièces doivent rester ici, tu ne les auras pas.— Vous voyez bien, vous ne voulez pas me rendre mes affaires ; vous viendrez dire ensuite que vous n'êtes pas des voleurs ? Je ne m'en irai pas ! Où demeures-tu ? Telle rue, tel numéro.—Bien, nons allons voir ton père pour savoir si c'est lui qui t'enseigne si bien.—Vous pouvez y aller, je ne vous crains pas ; et pour que vous soyez plus sûrs de trouver la maison vous prendrez tel chemin ; vous arriverez à tel endroit, vous monterez au deuxième ; c'est là que nous demeurons.” Enfin on me rendit mon livret de caisse d'épargne et mon laisser-passer, et je partis. Je courus tout droit chez nous, et fis part à ma mère de ce qui m'était arrivé. Elle tomba dans une grande inquiétude : “ Ils vont venir, disait-elle, et ils arrêteront ton père.” Heureusement, papa avait déjà pris toutes ses dispositions, et le lendemain il put sortir de Paris. Pour passer à la barrière, il suivit la foule en tenant en l'air son acte de mariage, en guise de *bon de sortie*.

(A suivre.)



# Bénédition de Cloche

AU PATRONAGE

Une imposante solennité et nombreuse assistance

Nous empruntons aux journaux de Québec le récit suivant :

Très belle cérémonie hier au Patronage. La chapelle de l'œuvre déjà si élégante avait été ornée de tentures aux couleurs diverses, qui sans charger inutilement la voûte, se détachaient heureusement sur le fond blanc. Les architectes, MM. Berlinguet et Lemay, devaient être fiers de leur œuvre, maintenant que la façade de l'église est presque terminée, et qu'un clocher gracieux autant qu'original couronne cet édifice qui compte certainement parmi les plus élégants de notre ville. Les architectes avaient du reste à leur disposition deux entrepreneurs de mérite, M. Paul Breton pour la menuiserie et M. S. Faucher pour les travaux de plomberie.

A 3½ heures l'église était déjà comble. Les enfants du Patronage occupaient les galeries. La cérémonie a commencé par un chant de circonstance exécuté par les enfants du Patronage. Les petits musiciens se sont montrés dignes de la solennité. Le poète qui s'était inspiré de la circonstance leur avait mis sur les lèvres, des paroles qu'ils pouvaient comprendre : aussi est-ce de tout cœur qu'ils firent résonner ce chant de fête :

## REFRAIN

Cloches, tinteZ en ce beau jour,  
A Dieu portez de notre amour  
L'offrande joyeuse et parfaite.  
Cloches, tinteZ en ce beau jour ;  
Sonnez, cloches, c'est jour de fête.

\*  
\* \* \*

Cloche, aux échos lointains sème ton harmonie,  
Aux pauvres fais aimer sa rude pauvreté,  
Jette aux riches la note amoureuse et bénie  
De la divine charité

\* \* \*

Que ta voix dans les airs, fière de sa puissance,  
Redise les accents que l'humble malheureux  
Fait monter vers son Dieu, dans sa reconnaissance,  
Pour ses bienfaiteurs généreux.

\* \* \*

Aux pieds de l'Éternel qui règne et qui couronne  
Porte en un même vol les cœurs trois fois bénis  
Et du cher indigent et de celui qui donne  
En Jésus saintement unis.

M. l'abbé Mathieu, recteur de l'Université Laval fit le sermon de circonstance.

Laissant de côté le symbolisme consacré des cloches, le prédicateur compara d'une façon très heureuse le bronze de la cloche à l'âme de l'enfant. Le bronze est tiré des entrailles de la terre, où les éléments qui doivent le composer sont épars. Alliés à des corps étrangers, ils doivent subir les traitements divers qui les débarrassent de toute souillure, les rendent aptes à se mêler ensemble pour former ce bronze résistant et sonore. Ainsi en est-il de l'enfant; son âme est inculte, on y trouve mêlées aux qualités les plus précieuses les scories des défauts. À l'éducateur, d'écarter tous les éléments étrangers, de purifier par le feu du dévouement et parfois de la sévérité, ce métal nouveau qui sortira de l'heureux mélange des qualités natives rehaussées et transformées par la grâce. Comme conclusion, M. l'abbé Mathieu félicite les bienfaiteurs du Patronage de venir en aide à une œuvre aussi féconde en résultats, qui forme non seulement des hommes et des citoyens, mais des chrétiens qui, à l'exemple du bronze, auront l'énergie des convictions et dont la conduite exemplaire redira au loin la générosité de ceux qui les auront secourus.

Mgr Têtu, assisté de M. l'abbé Collet et du R. P. Champagne, S. J. a procédé ensuite à la bénédiction de la cloche. Le Rév. M. Faguy, curé de Québec. M. l'abbé Scott

curé de Ste Foye, le R. P. Royer, O. M. I. M. l'abbé Lavoie, assistant chapelain des Sœurs-Grises, assistaient au chœur.

A la suite du clergé, les parrains et marraines vinrent sonner la cloche. La liste en est longue, mais elle intéressera nos lecteurs, elle leur permettra de constater les sympathies toujours croissantes que rencontre l'œuvre du Patronage.

M. A. Malouin et Mlle M. Malouin, M. et Mme. A. Robitaille, M. Cy. Tessier et Mme Jules Tessier, M. et Mlle de la Bruère, M. et Mme Paul Breton, M. le chevalier Brochu, M. et Mlle Th. Ledroit, M. et Mme G. Tessier, M. et Mme A. Boucher, Mme A. Racine, accompagnée d'un de ses enfants, M. et Mme R. LeMay, M. et Mme F. Berlinguet, M. et Mme J. E. Turcotte, M. et Mme W. Blais, M. F. Marquis, M. et Mme Jos. Dugal, M. et Mme J. Boyce, M. Boyce, père, M. et Mme Cyrille Delâge, M. et Mme W. J. Peters, M. J. C. Magnan, président du Conseil particulier de la société de St-Vincent de Paul, M. A. Gagnon représentant de la conférence Notre-Dame, M. Thibaudeau, président de la conférence Notre-Dame des Victoires, M. Richard, président de la conférence St-Jean, M. Delisle, président de la conférence St-Antoine, M. Frédéric, président de la conférence St Gabriel, M. Sarviat, président de la conférence St Joseph, M. le chevalier Martineau, président de la conférence Notre-Dame d'Espérance, M. Huard, président de la conférence St Charles, M. Fontaine président de la conférence St Etienne, M. Bérubé président de la conférence St Henri, M. Galarneau, président de la conférence Notre-Dame des Anges, M. Lapointe, président de la conférence St Sauveur, M. Loranger, président de la conférence Marie de l'Incarnation, M. Verrault, président de la conférence St Roch M. F. X. Pagé président de la conférence St-Sauveur.

Son Honneur le maire Parent et Mme Parent qui avaient eu l'obligeance d'accepter une place parmi les parrains et marraines, ont été empêchés au dernier moment de se rendre. Monsieur et Madame G. L. Turgeon, M. et Mme D. E. Drolet, empêchés de venir ont été représentés généreusement. Un salut solennel a terminé la cérémonie.

---

## Le canon du Vendredi-Saint.

Or, cette année-là commandait en rade de Toulon un amiral dont vous me permettez de taire le nom. Il avait cinquante-cinq ans, et la face rasée non d'un moine, mais d'un archevêque. Il était grand, sec, avec une prunelle froide sous de gros sourcils, avec une parole dure sur ses lèvres minces et néanmoins, derrière cette rude écorce, un cœur plein de tendresse et de piété.

Il y avait six ans qu'il était marié et cinq ans que sa femme était morte. Sans famille, il ne lui restait au monde, entre son vaste ciel et sa vaste mer, qu'une mignonne petite fille de cinq ans baptisée, Marie-Louise, du nom d'un vaisseau toujours cher sur lequel il avait beaucoup navigué. L'enfant était blonde, jolie, fort gentille et très éveillée. Elle ne quittait jamais son père qui l'emmenait avec lui partout en ces longs cours—d'où elle avait fini par rapporter des yeux algue-marine superbes. Lui, s'était fait, pour elle, femme de chambre, institutrice et mère. On l'admirait. Chrétien, marin, père et l'homme de tous les devoirs—trois adorations remplissaient sa vie : Dieu, la France et Marie-Louise.

Dans le port de Toulon flotté à demeure un vieux vaisseau dit l'*Amiral*, sur lequel se font les inspections, siègent les conseils de guerre, s'exécutent les jugements et se gardent les arrêts. Le mercredi de la Semaine Sainte, je ne sais quel contrôle y exigeait la présence du commandant en chef ; Marie-Louise l'accompagna et, tandis que sur le pont, son père inspectait, la fillette jouait par là. Tout à coup, part un cri déchirant, l'enfant était tombée à la mer. " Que personne ne bouge ! " commanda l'amiral sévèrement, et il plongea par-dessus le bastingage. Il remontait bientôt par la frêle échelle de poupe, serrant du bras gauche contre sa poitrine la fillette folle de peur, trempée d'eau. Il l'a descendit transie et frissonnante, au fond d'une étroite cabine d'officier, où il la déshabilla et la coucha. Une fièvre battante avait saisi la pauvre petite et faisait trembler et brûler son petit corps. Le docteur, mandé sans retard, et ramené à la hâte par un canot, déclara qu'il fallait attendre, mais avant tout ne point songer à transporter l'enfant en ville.

Toute la nuit le père resta à la veiller dans cette cage de quelques pieds carrés et sous la lueur étouffée d'une lampe de bord. Le jeudi soir, il était là encore à la même place. Les angoisses ne l'avaient pas quitté, ni la fièvre. Le docteur ne put dissimuler ses inquiétudes. L'amiral envoya des instructions à sa frégate pour que, le lendemain, Vendredi-Saint, à l'heure réglementaire, elle arborât les signaux, et c'était le ponton l'*Amiral* qui devait, selon l'usage, tirer les salves de deuil.

En effet, à huit heures du matin—par un ciel bas, noir, morne—la frégate hissa toutes ses couleurs à mi-mât et les bâtiments de guerre mirent aussitôt leurs vergues en pantenne et leurs pavillons en berne. L'*Amiral* appuya la manœuvre de vingt et un coups de canon et il rugit, et il frémit dans ses œuvres vives. La petite malade, qui dormait dans son cadre, se réveilla en sursaut et ouvrit de grands yeux effarés. Les gros sourcils du père s'étaient froncés.

N'aie point peur, murmura-t-il à l'enfant. On tire le canon, tu sais, parce que c'est le jour anniversaire où " Jésus-Christ, Notre Seigneur a été crucifié, est mort, et a été enseveli. " comme tu le dis dans ta prière. Rendors-toi, je suis là.

L'enfant referma machinalement les paupières et succomba au lourd sommeil de la fièvre.

Le bâtiment devait, tout le jour et jusqu'au lendemain avant midi, envoyer un coup de canon d'heure en heure—comme un gémissement de la terre au ciel. Une heure écoulée, le coup mugit lugubrement. La fillette se redressa sur son oreiller et se mit à pleurer. Son père l'embrassa et dans ce baiser ramena doucement sa petite tête suante sur l'oreiller. Son front s'était plissé et rembruni. Le silence régna. Quelqu'un enfin a piqué l'heure suivante sur la cloche et un tonnerre sourd redescend, là-bas, dans les entreponts et roule là-haut aux quatre horizons. L'enfant, arrachée brusquement et pour la troisième fois au repos, agita convulsivement ses petits bras et fixa sur l'amiral ses beaux yeux verts—qui semblaient deux gouttes de mer phosphorescentes.

Père, je ne puis pas dormir ! fais qu'on ne canonne plus et que je dorme, ajouta-t-elle suppliante.

Serrant les poings, il la prit entre ses bras, et la rendormit sur son épaule. Et d'heure en heure le canon grondait farouche, ébranlant le vaisseau. Alors, la pauvre fillette poussait une plainte douloureuse et disait— à mots rompus—des choses tristes à fendre le cœur. L'amiral leva les yeux au ciel, puis les rebaissa sur sa fille. Son regard navré interrogeait la chère figure décomposée par la fièvre et par la fatigue. La léthargie de plomb la ressaisit encore et la nuit était venue. Le père s'approcha du hublot de la cabine et y colla sa face brûlante. Le firmament fourmillait d'or. Il vit, dans la rade, tous les mâts des navires aux vergues croisées et il lui sembla que c'étaient de grandes croix noires clouées sur le ciel avec des étoiles. Les coups de canon coupaient toujours cette nuit sinistre à intervalles réguliers, secouant brusquement le petit corps épuisé. L'amiral se demanda s'il ne ferait pas cesser cette atroce litanie—dont chaque retentissement tuait son enfant. Il souffrait ! mais—chrétien convaincu et fervent, il se répondait : “ Le Christ n'a-t-il pas souffert ? ” et il pensa que lui, père, il pouvait bien voir mourir sa fille, puisque la Mère des Douleurs avait vu mourir son Fils. Ensuite—esclave du devoir—il se rappela qu'il était soldat et exécutait une consigne.

Il revint s'asseoir à côté de la couchette. S'il pouvait du moins pleurer ! Il ne le put pas. Toute la nuit, il les attendit avec angoisses, l'un après l'autre, ces coups lamentables qui tonnaient dans son cœur ; Marie-Louise allait plus mal et, dans la torpeur où l'accablement l'avait jetée, à chaque détonation, elle ne poussait plus qu'un faible gémissement machinal. Elle n'avait la force ni de se réveiller ni de soulever ses paupières.

L'énergique marin s'abattit lourdement sur les genoux, vieux chêne déraciné.—comprenant, hélas ! qu'à chaque coup de canon une heure de la vie de son enfant moribonde tombait dans l'éternité. Elle respire à peine. Il l'entoure de ses deux bras et contre son cœur il la sent qui s'éteint. Supplicié, qu'elle lui semblait longue cette vie de tortures ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'il pouvait donc pleurer ! . . . Mais non, ses larmes sont toutes figées.

L'Aube du Samedi-Saint se levait enfin et la malade expira. Cette aube—elle était comme le lever de cette pauvre petite âme au bord lointain du Paradis. L'enfant

morte, le père soupira d'aise. C'était fini. Le canon pouvait gronder, gronder maintenant sans la martyriser. Il l'embrassa, sa Marie-Louise. et il s'assit à côté d'elle, ruisselant d'une sueur d'agonie. Le voilà seul, à présent, tout seul au monde, et ses hautes épaules se courbèrent. Il sembla devenir vieux tout à coup. Mais bientôt il se lève. Il veut l'arranger, ainsi que l'eût fait sa mère. Il tortille ses jolies boucles blondes, il rajuste son coquet bonnet de dentelles et, comme il n'avait pas de Christ pour la marquer du signe de Celui qui crucifie les siens, il détacha de son sein sa croix de la Légion d'honneur qu'il glissa entre ses menottes jointes—si mignonnes, si blanches !

On vint. "Il ne demande personne!" et, dans ce réduit où la lumière pâlisait en sa boule de verre, ne s'entendait d'autre bruit que l'éternel et funèbre mugissement de ce canon qui jetait à la ville, à la rade, à l'infini de la mer, l'immense douleur de la mort du Dieu fait homme. Qu'il tonne là-haut ! Qu'il tonne toujours, toujours ! Peu lui importe maintenant. Il ne *la* réveillerait plus et plutôt à Dieu qu'il pût *la* réveiller de nouveau, murmurait-il, je pourrais espérer encore. Mais, pleurer, pleurer ! Mon Dieu, je demande à pleurer ! "

Le jour s'était levé ! brumeux, froid, sombre, désolé : "Tant mieux ! Son cœur est comme cela. Pourquoi le soleil ? Le soleil—il était à l'enfant... et puisqu'elle est partie ? " On vint encore. L'Amiral fit signe de sortir. On insista : il défendit sa porte. L'eau clapotait le long du hublot ; il s'imagina que la mer pleurait, et il jalousait la mer.

A onze heures, il entendit tout à coup, au dessus de sa tête, vingt et un coups se suivre sans interruption cette fois. La frégate avait amené ses couleurs, et tous les bâtiments du port mettaient leur pavillon à bloc et redressaient leurs vergues. C'était veille de Pâques et demain...—Demain, mon Dieu, vous ressusciterez, vous. Mais, elle, ma pauvre enfant, ma douce, ma chère Marie-Louise ne ressuscitera pas ! Ayez pitié de moi !!!

Et il se jeta sur le corps de la petite morte qui—jolie et souriante comme un ange—semblait lui répondre tout bas :—Mais, si, je suis ressuscitée au Ciel, père et j'ai retrouvé petite mère !

Ah ! cette fois, il pleurait, le vieux marin.

PIERRE D'OSSONE.

## IL MESSIED DE NE SONGER Q'UA SOI !



Jeune homme, je t'aime : tu es bien, tu es un gentil garçon !... Comme il fait bon ce soir, n'est-ce pas, au coin du feu ? Vivent les soirées en famille ! Comme c'est gai de tisonner au milieu des frères et des sœurs ! Et tu tisonnes joyeusement ! La bûche flamboie dans l'âtre paternel ; la braise s'amoncelle et rayonne sur la cendre grise et sur la suie noire, comme des escarboucles ; la fumée monte, légère et blanche, dans la cheminée ; une douce atmosphère remplit tout l'appartement ; tu te sens imprégné de bien-être, et les pieds sur les chenêts, étendu dans ton fauteuil, tu inspires mollement les bouffées de ta cigarette. Oh ! qu'il fait bon, l'hiver, au coin du feu ! Jeune homme, chauffe-toi, cela t'est permis, très permis, assurément.

Mais là, dans ton voisinage, il y en a qui n'ont pas de feu...

Madame, je vous donne tout mon respect... Vous avez fait toilette d'hiver. Et certes, vous avez eu raison ! comme l'hiver s'annonce glacial ! La neige est déjà tombée ; le grésil a couvert la neige, et voici qu'il gèle sur la neige et le grésil. Une atmosphère grisâtre et froide nous enveloppe et semble mijoter de nouveaux flocons. Le froid vous glisse par tous les membres et s'infiltrer par tous les pores. C'est le moment où jamais de revêtir les robes de laine, les lourds manteaux et les fourrures C'est le moment de se mettre aux pieds les " confortables " chauds et légers, de faire monter jusqu'aux oreilles les cols fermés et soyeux, et de s'enrouler autour du cou les longues spirales des " boas." Madame, couvrez-vous bien ; il fait froid ; cela vous est permis, très permis, et nul n'en doute.

Mais là, dans votre voisinage, il y en a qui n'ont pas d'habit....

Monsieur, vous êtes un excellent homme ; je vous estime et vous honore.... L'appétit est parfait, ce soir ! Comme on mange bien, en hiver ! Comme il est tendre, ce bifteck ! Et piquante, cette moutarde ! Et délicieux, ces légumes ! Quel jardinier que Joseph ! Quel cordon-bleu que Rosette ! Et ce petit vin blanc clair ! Du vin du pays, bon à vous faire du champagne ! Et ce vin rouge de Bordeaux ! Maison Pineau ou Schutz - Loubrie ? Comme cela réchauffe l'estomac ! Par dessus, on va pren-

dre une bonne tasse de thé de Chine au rhum de la Jamaïque ! Et l'on pourra tranquillement attendre le lendemain. Le bon dîner, le bon dîner ! Mangez bien, buvez bien, Monsieur, vous avez raison ; pourvu qu'il n'y ait pas d'excès. Cela vous est permis, très permis, vous n'en doutez pas.

Mais là, dans votre voisinage, il en a qui n'ont pas de pain....

Jeune fille, tu es bonne et sage. Soleil d'hiver et soleil d'été, tu rayannes toujours dans la maison paternelle ! Tu fais la joie de ta famille. Aux longues soirées de décembre, tu prends tes beaux et bons livres, tu lis de charmantes histoires. Tu proposes des devinailles. Tu joues aux dés, au loto ! Tu fais des niches à papa. Tu cajoles les petits frères qui ont du sable dans les yeux et qui ne veulent pas s'endormir. Charmant, charmant ! Oh ! sois heureuse, jeune fille ! Fais des heureux autour de toi. Cela t'est permis, t'est commandé même. Sois heureuse !

Mais là, dans ton voisinage, il y en a qui ne le sont pas !....

Où, à côté de vous, il en est qui souffrent, il y en a qui pleurent, il y en a qui peuvent mourir de froid et de faim. Songez-y, heureux de ce monde.

— C'est leur faute ! direz-vous.

— En êtes-vous sûrs ? Et s'il en est un ou deux qui sont pauvres par leur faute, combien d'autres dont ce n'est pas le cas ? Pour un ou deux qui sont moins dignes de votre charité, allez-vous manquer Jésus-Christ ? Car c'est Jésus-Christ, songez-y bien, Jésus-Christ en personne qui souffre dans ces pauvres grelottants et faméliques. C'est lui-même qui l'a dit.

Oh ! ne craignez pas de dégarnir vos foyers d'un peu de bois, vos garde-robes d'un peu d'étoffes, ou vos bourses d'une obole.

Vous qui êtes heureux, songez, songez aux autres !

LE SEMEUR VENDÉEN



## LA SOUTANE DE M. LE CURÉ

---

Quel événement extraordinaire se passait-il donc au presbytère en ce froid matin de décembre, blanc de givre ? Sûrement quelque chose d'anormal, car depuis longtemps déjà les dernières notes de l'*Angelus* s'étaient éteintes et la chambre de M. le Curé restait sombre, silencieuse.

A quoi songeait le bon abbé X... ? Les aiguilles galopaient dare-dare le cadran du clocher ; quelques minutes encore et le tintement de la première messe allait jeter ses notes grêles dans l'air glacé ; cependant rien ne bougeait.

Au rez-de-chaussée, opposition complète ; dame Françoise allait, venait, s'agitait selon sa coutume devant le feu de ses premiers travaux qu'exige toute maison bien tenue.

Elle commençait même à bougonner ferme, l'omnipotente gouvernante.

“ Ah ! ça, qu'aura bien pu faire M. le Curé pour ne point oser se montrer ce matin ! encore quelque tour de sa façon bien sûr ; si dans dix minutes il n'est point descendu, j'irai voir là-haut. C'est toujours ainsi quand il a fait la veille quelque trop grosse bêtise. Heureusement je suis là pour l'arrêter un brin dans ses furies de charité ; car livré à lui-même il y a belle lurette qu'il serait nu et dépouillé comme un petit saint Jean. Mais quelles batailles pour lui conserver au moins de quoi se vêtir . . . Et encore ! se vêtir ! Une soutane unique et une paire de souliers, voilà sa garde-robe. ”

Hélas ! trop bonnes étaient les raisons du pauvre curé pour ne pas affronter la colère de dame Françoise ; sur son lit, un pauvre petit lit de sangle garni d'un mince matelas qui depuis longtemps avait remplacé l'acajou et la literie confortable des premiers temps, une terrible inquiétude le rongait.

M. le Curé s'était mis volontairement dans un mauvais pas, et pour en sortir, s'adressait à tous les Bienheureux du Paradis.

La veille, comme il venait assez tard d'administrer un de ses paroissiens, il fit, comme il atteignait son logis, la

rencontre qui devait amener la catastrophe : une pauvre femme, hâve, les lèvres bleues, le nez pincé, les mains gourdes, à peine vêtue, qui toute frémisante errait sous la neige.

Humble, et craintive, elle supplia :

Monsieur le Curé, je vous en conjure au nom du Ciel, ayez pitié ; je meurs de besoin, voyez mes pieds nus, j'ai froid !

C'était lamantablement clair ; cette femme, une inconnue, une voyageuse mourant de faim et de froid.

Tout remué, l'abbé fouilla ses poches. Rien . . . rien . . . il ne lui restait plus un sou.

Que faire ? Tout d'abord il essaya des consolations.

Allons, ma bonne femme, ne perdez pas courage ; avec l'aide de Dieu nous arrangerons cela, mais pour le moment je ne sais trop comment, n'ayant pas, hélas ! rouge liard. Il est tard, Françoise doit être couchée ! elle est vieille, pas très forte, je n'oserais la réveiller.

Placez-vous sous la fenêtre de ma chambre vous la voyez d'ici, celle du milieu de la façade, je vous jetterai ce que le bon Dieu me mettra sous la main.

Pendant ce discours, l'abbé se livrait à lui-même un terrible combat.

Trouver quelque chose chez lui ainsi, à point nommé, quand une heure avant il était parti laissant sa maison à peu près vide, il n'y pouvait compter sérieusement. Il ne lui restait plus d'autre ressource que de donner sa précieuse, son unique soutane, ses précieux, ses uniques souliers. Certes, cela était d'exécution facile, mais, Seigneur, que dirait la redoutable Françoise !

Avant de monter dans sa chambre, à pas de loup, l'abbé visita le garde manger . . . La bonne aubaine ! Il y avait un reste de bouilli ; il s'en empara comme un avare d'un trésor, puis doucement sans bruit, sans grincement, il ouvrit la fenêtre de sa chambre ; l'âpre bise lui coupa le visage ; il interrogea les ténèbres. La pauvre était bien là, elle attendait.

Il se déshabilla et tout bas :

Pst ! pst ! ma pauvre, voilà tout ce que je puis faire pour vous ; c'est bien peu pour votre misère ; allons, ouvrez vos bras ; dans la poche de ma soutane dont vous allez vous couvrir, vous trouverez un mot pour mon

sacristain ; sa femme vous donnera l'hospitalité pour la nuit.

La robe noire enveloppant les chaussures, le pain, le bouilli, le tout lié de l'écharpe, dégringola. Et promptement, pour ne pas entendre les remerciements, le curé ferma sa fenêtre.

Cinq minutes après, toutes ses oraisons faites, il s'endormait du sommeil du juste.

\* \* \*

Drelin-din-din ! Drelin-din-din ! C'est la sonnette de la porte d'entrée, qui appelle précisément au moment où Françoise allait frapper chez son maître,

— N'importe, marmottait-elle tout en courant ouvrir, il ne perdra rien pour attendre un peu, M'sieu le Curé. Ah ! il va voir, car, pour sûr, il a fait encore quelque tour de sa façon.

Bien qu'elle en eût, son visage s'éclaira d'un sourire quand elle vit s'encadrer dans l'huis béant, la personne du chanoine Revert l'ancien condisciple du curé, son meilleur ami.

— Comme vous voilà de bon matin, Monsieur le chanoine.... M. le Curé ? Oui il va bien ! Je le pense du moins, car il n'a pas encore paru ce matin, et même ça m'inquiète.

— Allons voir, Madame Françoise :

Une minute après le chanoine frappait chez son ami. La gouvernante, le front sévère, restait en expectative sur la porte.

Hé ! quoi, mon vieux camarade, s'écria le chanoine, un vaillant comme toi au lit à cette heure ! Tu es donc souffrant ?

Toutes les pourpres de la création envahirent le visage du pseudo-malade qui fit un signe furtif à son ami pour réclamer le silence. Mais la terrible Françoise ne l'entendait point ainsi.

— Bon ! quoi que vous avez Monsieur le Curé ? Si vous n'êtes pas d'aplomb faut le dire, on va vous dorlotter ou ben si c'est que vous avez pas entendu sonner la messe ? Faut-il que je vous passe vos habits !....

Elle regarda autour d'elle, une inquiétude la saisit.

—Oh! mais non, elle est forte celle-là? Où qu'ils sont votre soutane, vos souliers? J'y pense maintenant, je ne les ai point trouvés ce matin à la porte.

—Mais, ma bonne... voulut protester le coupable.

Françoise soupçonneuse, très montée, n'entendait plus rien.

—Ah! Seigneur Dieu, vous voyez Monsieur le Chanoine? Il ne répond pas, bonté divine: Ma belle soutane si bien raccommodée, il la donnée! J'en jurerais!

La brave fille en pleurait.

—Voyons, mon bon ami, put enfin placer l'abbé Revert, parions que tu as cédé une fois encore à un de tes mouvements de charité. Allons, confesse-toi courageusement, afin que, s'il y a lieu, je puisse rassurer bien vite Françoise en me donnant des airs de Providence.

Un peu d'espoir rasséréna les traits de l'abbé; vivement il raconta son haut fait de la veille, ses angoisses, son anxiété actuelle. Sa messe, Seigneur! Comment aller dire sa messe?

—Là, là cher prodigue, calme-toi, ripostait le gai chanoine, nous allons parer à tout. Primo, bien que cela n'aïlle pas sans quelque inconvénient, je vais te prêter ma soutane et j'attendrai ici au coin du feu que tu puisses me la rendre.

Mais l'abbé se récria :

—Il le faudra bien cependant, car pour cette messe que tu vas dire tout à l'heure, une de mes paroissiennes, connaissant le dénuement où t'as jeté ton inlassable charité, m'a chargé de t'apporter ce beau billet de cinq cent francs, une fortune; seulement, elle exige que ce soit toi; toi-même qui prie pour ses chers morts. Cette messe, elle la veut aujourd'hui; voilà pourquoi—bénis mon dévouement—j'ai passé une partie de la nuit à voyager en carriole.

Mme Françoise, au troisième ciel, avait mis sans souffler mot le cap sur sa cuisine, afin d'y savourer sa joie tout à l'aise.

L'abbé, tout bas, remerciait Dieu; que de bien devenu possible, que de misères secourues! Un quart d'heure après, il officiait, et si majestueuse était cette belle figure mélancolique, si puissante la vastitude auguste de ce front auréolé de neige légère, éclairé de grands yeux pro-

fonds, que l'on ne voyait plus la soutane un peu écourtée et trop large.

\* \* \*

Quand l'abbé revint au logis, consolé, le visage épanoui :

—Eh bien, interrogea le bon chanoine, qu'a-t-on à dire à son vieux camarade ?

—Qu'il est le meilleur et le plus délicat des amis. Je viens de rendre grâce de tout mon cœur à Celui qui par ses mains m'apporte le secours.

Il s'arrêta, sourit finement :

—Je le remercie surtout de m'avoir montré avec une telle évidence que ce que j'ai de mieux à faire tant que durera ma pauvre vie est.... de recommencer à chaque nouvelle occasion.

—Ainsi-soit-il! approuva bénévolement le chanoine, pendant que dame Françoise, à la cantonnade, levait vers le ciel des bras terrifiés.

A. DE GÉRIOLLES.

---

## LE R. PÈRE "TANT-MIEUX"

---

Dans le couvent de la "Merced Calzada," à Séville vivait, au commencement de ce siècle, un humble frère, si obscur, si oublieux, et peu soucieux de lui-même, que l'on pouvait dire que sa personnalité consistait à n'en avoir point. Il arriva cependant à se rendre célèbre, non seulement dans le monastère, mais aussi dans la ville entière et même à cent lieues à la ronde. On voyait avec étonnement que tout son prestige et sa renommée avaient pour cause sa banalité et son mépris de tout, son effacement complet ; il devait sa notoriété à son renoncement absolu de libre arbitre, à sa constante conformité à la volonté divine. Grâce à cet éloignement des biens humains, il avait acquis le bien suprême, qui inondait son esprit de paix et auréolait son visage placide d'une lueur de béatitude.

Et cette félicité intérieure, ses lèvres l'exprimaient constamment dans une parole qui synthétisait sa raison d'être.

L'adversité avait beau frapper le Père Joseph Cordero —c'était son nom;—quelle que fût l'épreuve qu'il dût subir, se soumettant avec délices aux décrets suprêmes et sans que son sourire fut altéré, il s'écriait :

“ C'est tant-mieux ! Dieu agit toujours pour le mieux. ”

Et comme cette sentence sortait à tout propos de ses lèvres, qu'il devenait célèbre par elle, on finit par la lui donner comme surnom et sa renommée grandit davantage.

Aussi à Séville même et dans les villages voisins d'où une foule de gens venaient le voir, attirés par son odeur de sainteté, personne ne connaissait son véritable nom, tous l'appelait le Père Tant-Mieux ! Pieux surnom qui devint bientôt dans la Bétique, synonyme de patience chrétienne et modèle de sainte résignation.

A mesure que le moine austère propageait l'exemple comme la semence bénie, sa renommée grandissait, le flot des pénitents augmentait et s'élargissait autour de son confessionnal. Les sollicitations au concierge pour voir le Père Tant-Mieux se multipliaient. Les fiancés lui demandait la bénédiction nuptiale, les parents désiraient qu'il baptisât leurs enfants, les moribonds réclamaient de lui l'absolution et le viatique, les malades sollicitaient la santé ou la résignation, les atrabilaires venaient chercher un conseil. Les heureux voulaient recevoir le bonheur de sa main et les infortunés l'amélioration ou le remède à leurs maux.

Mais comme tous les moines du couvent ne pouvaient être des saints, et que même l'eussent-ils été, leur âme avait sa susceptibilité, leurs nerfs, leur sensibilité, leur sang était inflammable et ils avaient de la dignité et de l'amour-propre, qualités inhérentes à la condition humaine, même lorsqu'elles sont modérées et contenues sous le joug de l'obéissance et de l'humilité monastique. Il est certain que cette assiduité au confessionnal, que ces appels pressants chez le portier, que ce chœur ininterrompu de louanges en l'honneur du simple moine, aussi ignorant en théologie que privé de tout espèce de connaissances littéraires et divines, ces : Père Tant-Mieux

par-ci, Père Tant-Mieux par-là, n'étaient pas de nature à plaire à la communauté, qui comptait tant de révérends maîtres et de doctes théologiens.

Et puis ce mot "tant mieux" arrivait si souvent hors de propos qu'il devenait plutôt un manque de charité qu'une preuve de commisération; car enfin répondre tant-mieux à la nouvelle d'un malheur, ne devait causer aux intéressés aucun plaisir, malgré le "Dieu agit toujours pour le mieux!" qui suivait. Le mal était fait et il ne pouvait être agréable à personne de voir ce moine se réjouir de toutes les infortunes, et pensant de la sorte, il ne manquait pas quelqu'un qui insinuât: "S'il arrivait quelque malheur au bon père, nous verrions bien s'il s'en réjouirait autant.

Par une de ces nuits glaciales d'hiver, si dures à Séville, à l'heure où sonnait le couvre-feu, on sonna avec violence à la porte du couvent de la Merced. A moitié endormi et de mauvaise humeur, le frère lai accourut; approchant du guichet la lumière, il commença à examiner l'arrivant, qui ne se laissa pas regarder longtemps et cria d'une voix forte:

—Ouvrez, ouvrez donc vite, ne voyez-vous pas que je suis trempé jusqu'aux os?

Le frère lai tira le verrou, et au même instant, un homme vigoureux franchit la porte en le renversant presque. Grand, fort, très brun, la barbe bien fournie, les sourcils épais, il était enveloppé dans une cape rouge dont les plis ruisselaient d'eau.

—Le Père Tant-Mieux est-il au couvent? demanda-t-il secouant dans la figure du religieux son large sombrero de Cordoue trempé.

Le frère reconnaissant à première vue qu'il avait affaire à un fort gaillard, se hâta de répondre.

—Oui, señor!

—Appelez-le immédiatement, le cas est pressant.

—Mais ne croyez-vous pas que l'heure est mal choisie?

—C'est la meilleure, répondit le fanfaron. Et du reste, économisons notre salive: nous autres nous n'avons pas la patience des moines.

—Me direz-vous, señor, pour quel motif vous désirez voir le Père.

—Cas de confession qui n'admet aucun retard. En voilà assez, je ne suis pas venu ici pour causer.

Le bellâtre s'exprimait avec une telle autorité que le bon frère, sa lanterne à la main, gravit l'escalier à toute vitesse.

Toujours rapide à l'appel des consciences, le saint moine ne se fit pas attendre : il accourut avec une telle précipitation qu'il tomba au beau milieu de l'escalier roulant sur une dizaine de marches. La chute fut si violente qu'il poussa un gémissement mortel, son corps demeura inerte comme un cadavre aux pieds d'un crucifix fixé au mur blanc, et devant lequel brûlait toujours une lampe d'argent.

En le voyant tomber et demeurer comme mort, le frère lai remonta frapper à toutes les cellules en demandant du secours.

Attiré par le bruit de la chute et les cris du portier, le fanfaron grimpa les marches quatre à quatre jusqu'à ce qu'il arrivât sur le palier où gisait le corps sans vie du révérend Père. La blancheur de ses habits et la pâleur de son teint donnaient au saint homme l'apparence d'une statue de marbre.

Le spadassin avec sa fanfaronnade, n'était cependant pas athée ni indifférent : on ne l'était pas à cette époque. Mais une révolution se produisit dans tout son être à la vue du religieux sans mouvement ; il baissa subitement la tête et resta pétrifié et privé de sentiment auprès du vénérable serviteur de Dieu.

Le Père exhala un gémissement faible, comme celui d'un enfant malade et lançant un regard opaque et sans force, plein de charité céleste sur le fanfaron attéré il lui tendit les deux bras dans un geste qui demandait de l'aide pour se relever, et, d'un accent ineffable, juste au moment où les Pères arrivaient attirés par les cris du frère lai il prononça :

—Le coup a été dur, mon frère, je parierais que je me suis cassé les deux jambes. Mais...tant mieux...Dieu agit toujours pour le mieux...Dieu sans la volonté duquel la feuille ne bouge pas sur l'arbre.

En entendant ces paroles de sublime résignation, les moines s'arrêtèrent frappés d'admiration, et le fanfaron

tombant à genoux auprès du religieux se mit à pleurer à chaudes larmes en s'écriant d'une voix noyée :

— Mon Père, mon père, vous qui êtes saint sur la terre pardonnez au grand pécheur que je suis !

Et baissant la voix, il murmura à l'oreille :

— Mon père je suis le fiancé de Saluita Primores, la plus belle fille de Séville, et comme vous lui avez conseillé de ne plus me parler... rapport à ma conduite, la belle m'a, ce soir, fermé la fenêtre au nez ! Regardez la couleur de cette cape : ma parole, je voyais le ciel et la terre de cette couleur-là quand je quittai la grille de Saluita pour venir ici comme un condamné et vous tuer, mon Père. Mais lorsque je vous ai cru mort, et n'étant pas un assassin, sapristi, toute ma fougue se changea en neige, et lorsque le ciel parla par votre bouche, tout mon sang se transforma en larmes. Tenez, Révérence, prenez ce maudit fer et pardonnez-moi pour la Vierge des Douleurs... si je le mérite encore, ajouta-t-il en éclatant en sanglots, et jetant à terre un poignard des meilleurs d'Albaccette.

Le fanfaron, agenouillé aux pieds du vénérable Père semblait représenter la force dompté par la sainteté.

— Que Dieu te pardonne comme je te pardonne murmura le Père, absolvant son ennemi vaincu, tandis que les moines le relevaient avec peine car il avait les deux jambes cassées.

Et se tournant vers ses compagnons qui le reconduisaient à sa cellule, il ajouta :

— Vous le voyez ; Dieu fait tout pour le mieux !

BLANCA DE LOS ROIS.

---

### Nos Défunts

Nous recommandons aux prières de nos abonnés Madame A. Noël, de Lotbinière. Avant de mourir elle a eu une pensée pour nos petits enfants et nous a fait parvenir une généreuse aumône à leur intention.—M. Arthur Légalé, avocat.

---

## Correspondance

### Recommandations de Prières

Puis-je recommander à vos bonnes prières ma jeune femme dangereusement malade depuis quelques jours, ayant fait une promesse de donner \$10 pour votre belle œuvre du Patronage, j'espère que vous ne refuserez pas ma prière de faire une neuvaine à son intention afin qu'elle recouvre la santé. L. G.—Mes profonds remerciements anticipés pour la pensée que vous voudrez bien avoir pendant le Saint Sacrifice, et pour les prières de vos chers enfants, pour obtenir du Cœur Sacré de Jésus, par l'entremise de notre Mère la très Ste Vierge, que la paix et la concorde s'établissent dans cette famille qui m'est chère, et que le découragement, avec le désespoir soient à jamais bannis de ce foyer. J. T.—Je viens vous demander de bien vouloir faire prier vos petits enfants pour obtenir de St Benoît et St Antoine de Padoue la guérison de notre cheval. S'il guérit cette semaine j'enverrai \$ 1.25 pour chauffer un enfant, d'ici au 1er de juillet. De plus j'enverrai \$ 1.00 la semaine prochaine pour l'achèvement de votre clocher. Une famille.—Je demande les prières des enfants, (Neuvaine) pour affaires. Mme A. J. A.—Depuis près de trois mois je suis sans emploi et je désespère presque d'en trouver un; j'ai recours à vos prières et à celles de vos bons petits enfants afin de m'aider à en trouver un; si j'obtiens cette grâce, je promets \$ 1.00 par mois pendant deux ans pour le pain de vos pauvres, et aussi \$ 5.00 par année pendant deux ans à l'occasion de la première Communion pour aider à habiller un de vos petits enfants. P. M. D. St-M<sup>o</sup>.—Je promets 25 cts à St Antoine de Padoue pour la guérison d'une malade M. B. P.—Veuillez faire faire une neuvaine à la bonne Ste Anne pour obtenir la guérison de mes yeux. Je m'abonnerai aux Fleurs de la Charité. D. L.—Veuillez commencer une neuvaine à St Antoine pour obtenir la conversion d'un père de famille adonné à la boisson.—Une neuvaine à St Anne, à St Joseph pour une affaire importante, promesse de \$10.00 pour habiller deux enfants et \$5.00 tous les ans pendant 10 ans pour les enfants de la première Communion. Mme J. T.—Neuvaine pour une grâce spéciale. Priez St Joseph, je promets quelque chose.—Veuillez s. v. p. faire prier pour une personne dangereusement malade. Avec promesse de publication. T.—Veuillez s'il est possible faire prier vos enfants pendant une neuvaine pour obtenir la conversion de mon mari adonné à la boisson depuis assez longtemps. Si j'obtiens cette conversion je promets de vous envoyer \$3.00 pour le pain de St Antoine Dame E. N.—Faites prier : pour un de mes neveux qu'il trouve une place, pour mon enfant et moi afin que le bon Dieu me donne la santé. M. M. E. B.

### Reconnaissance

Recevez cette offrande pour vos enfants pauvres, en reconnaissance de deux grâces obtenues par l'intercession de St Joseph, avec promesse de publier. Une abonnée. Pour habiller un enfant pauvre pour sa première communion, en reconnaissance d'une faveur obtenue. T.—Ci-inclus mon chèque au montant de cinq piastres. Vous voudrez bien appliquer ce montant à l'Œuvre du Pain de St Antoine. A. S. G.—Mille remerciements à St Antoine de Padoue pour m'avoir obtenu la guérison d'une maladie de grippe que j'ai eue une partie de l'hiver : j'ai été guérie après avoir promis de le faire publier. Mme H. M.—Inclus une piastre pour St Antoine, pour une faveur obtenue. P. O. J.—Je viens vous remercier et vous dire que par les bonnes prières de vos petits enfants, nous venons d'obtenir une grande grâce : mon père a gagné un gros procès qu'il craignait beaucoup de perdre, mais ce n'est pas entièrement fini, il craint d'être obligé de perdre un certain montant d'argent : veuillez faire faire une neuvaine à la Ste Vierge afin qu'il ne perde pas d'argent et je vous enverrai une aumône, priez aussi pour un soldat qui est en Afrique. Mlle D. G.—Au nom de St Antoine je vous prie de vouloir bien accepter ces humbles objets que je vous envoie en reconnaissance d'une faveur obtenue et nous espérons en l'efficacité des prières de vos enfants pour recevoir encore des grâces importantes que nous sollicitons. Une abonnée.—